

Le bout du monde.

Coucou, ma poulette. Tu ne vas pas me croire, je l'ai fait! Oui, moi, la casanière, la trouillardede, l'hypocondriaque. Je te vois d'ici, en train de faire une moue septique, me traiter de mytho, tant pis, si tu ne me crois pas. Depuis que je suis revenue de mon voyage, rien n'est plus pareil et pourtant, rien n'a changé non plus. J'en rêvais depuis des mois, je savais que ça allait être long et difficile, que je devais être courageuse, qu'une fois partie, je n'aurais pas le droit de reculer. Une force mystérieuse et puissante, une soif de découverte prenait petit à petit le dessus sur mes peurs et a fini par m'éjecter littéralement de mon petit confort, tout droit vers le vaste monde plein de dangers. Mais laisse moi te raconter tout ça dès le début.

Un grand voyage, ça se prépare. Un mois avant le départ, j'ai commencé à faire la liste de matériel nécessaire. Un sac à dos, ni trop petit, ni trop grand, confortable, imperméable, assez discret pour ne pas qu'on me prenne pour une touriste. La gourde, très important. Des barres de céréales bio, une banane, des noix de cajou, un smoothie, des baies de goji...stop. Ça commençait à peser son poids et à prendre de la place, j'ai laissé tombé les baies. Si ça se trouve, j'allais en trouver sur place. Un pull, un k-way, une couverture de survie, des jumelles, un petit carnet avec un stylo.

Au fur et à mesure, que je remplissais le sac à dos, l'angoisse m'envahissait, mon cerveau inventait toutes sortes de prétextes pour reporter ou annuler le départ. Il cherchait une voie de sortie tout en m'empêchant de sortir. La nuit je faisais des cauchemars où j'étais poursuivie par des autochtones hostiles ou écrasée par un chauffard local. Les pires, c'était quand je me perdais et que je n'arrivais plus à retrouver le chemin du retour. J'errais alors dans mon sommeil toute la nuit pour me réveiller complètement épuisée à midi.

Partir me faisait peur, rester chez moi m'était insupportable. Les murs de ma maison étaient imprégnés d'ennui et la solitude suintait du plafond à grosses gouttes, inondant tout mon être d'un désespoir sidéral. J'ai décidé donc de me fixer une date de départ, que j'ai écrit avec un vieux rouge à lèvres sur la porte d'entrée: vendredi 30 septembre, 15h.

A ce stade il était temps de se décider sur le trajet. J'ai pris une carte bien détaillée, un compas. J'ai planté le compas pile sur ma maison et j'ai tracé le diamètre d'un kilomètre autour. On aurait dit que ma maison s'est retrouvée comme cible dans le viseur d'un engin spatial. Maintenant, que j'étais visée, il était vital de partir.

Pour un voyage réussi, il fallait que ce soit varié: un peu d'habitations, un peu de nature, comme le petit bois en face, une colline avec une jolie vue, des champs, une route, un terrain de foot. Avec un peu de chance, je pourrais rencontrer les gens du pays, les vrais,

engager la conversation, pourquoi pas aller boire un café chez eux, regarder discrètement comment ils vivent. J'avais hâte!

Le jour J approchait. Il restait à choisir le bon masque, question de survie. Je les ai disposé sur le canapé: un PPR2, un chirurgical, un artisanal à fleurs et un noir en tissu. C'est sur que le PPR2 est le plus sûr, mais il est en bec de canard, en période de chasse ouverte ce n'était pas forcément une bonne idée. Je ne voulais pas finir criblée de plomb avant même de découvrir qu'une autre vie est possible. Le chirurgical est discret, surtout sur fond de ciel bleu, mais j'ai tendance à m'y étouffer. Le voyage en apnée ne durerait pas une heure. N'est pas Grand Bleu qui veut. Si je mettais le noir, ça pouvait rebuter les autochtones, l'esprit cagoule n'est pas propice aux rencontres. Il restaient donc les pâquerettes, cousue main. Printanier, convivial, presque souriant.

La veille du départ, tout était prêt. Je n'arrivais pas à dormir. Je me levais sans cesse pour vérifier s'il ne manquait pas quelque chose dans le sac, si le trajet ne dépassait pas une heure réglementaire, si la météo n'avait pas changé et s'il n'y avait pas eu une nouvelle annonce du gouvernement. J'ai fini par m'endormir d'épuisement vers trois heures du matin.

Le réveil a sonné à midi. A quatorze heures quarante cinq j'étais au garde à vous devant la porte. Dans mon ventre le vide s'est formé et était en train d'aspirer ma détermination, comme un trou noir. Cela faisait quand même un an que je n'étais pas sortie de chez moi, que je me faisais livrer les courses. Cela faisait un an que j'avais vu les derniers êtres humains en chair et en os, et non sur un écran d'ordinateur.

L'heure, marquée sur la porte, s'approchait inexorablement. Je savais, que si je ne la franchissais pas cette fois, je ne le ferais jamais. J'ai fermé les yeux et je suis sortie en me dirigeant d'un pas décidé au portail du jardin. Sur la clôture un gros chat noir me fixait avec insistance. Les douanes? Sachant que dans beaucoup de pays ça marche avec du bakchich, j'ai sorti un petit biscuit au beurre et lui ai donné. Il s'est jeté dessus et j'ai pu franchir le portail sans encombre. Comme quoi, la corruption est un fléau, mais pour une grande cause tous les moyens sont bons.

En traversant la route, j'ai failli me faire écraser par une camionnette de chantier. Ils conduisent vraiment comme des sauvages ici, me suis-je dit. Pour me remettre de mes émotions j'ai mangé une barre aux céréales. Il était 15h07.

Du terrain de foot à côté, j'entendais des cris. Quelques gosses en survêtements sales, sans masques, étaient en train de courir après un ballon. Incroyable! A tous les coups ils n'avaient même pas de télé chez eux, et n'avaient pas entendu parler de la crise sanitaire. J'ai eu pitié d'eux, les pauvres, ils étaient condamnés. J'ai sorti tout ce que j'avais dans mon

porte-monnaie, 4,20€, et j'ai jeté les pièces par dessus le grillage tout en m'éloignant rapidement. Ils ont arrêté de jouer et j'ai entendu de loin quelque chose comme "Eh, les keums, y'a une chtarbée qui tèje du khalis!"

Une drôle de langue, très mélodieuse, me rappelait vaguement la nôtre. "De rien" j'ai répondu, mais je pense qu'ils ne m'entendaient plus.

Je me suis enfoncée dans le petit bois en suivant le chemin étroit, qui descendait et montait dans la végétation dense. Le sentier forestier s'arrêtait sur une colline, d'où une belle vue panoramique s'ouvrait sur les alentours: des champs à perte de vue, des pâturages avec quelques vaches. J'ai sorti mes jumelles pour voir à quoi elles ressemblaient. Elles étaient exactement comme chez nous! Comme quoi, une vache reste une vache partout et c'est bien la preuve de l'harmonie universelle. Réconfortée par cette pensée, je me suis assise pour méditer un peu et prendre quelques notes dans mon cahier, tout en mangeant des biscuits. J'ai regardé l'heure: 15h30, la moitié de mon périple.

Je suis descendue de la colline et me suis dirigée vers les habitations. Il fallait absolument que je parle à quelqu'un et que je m'approche, mais pas de trop près, d'un autre mode de vie que le mien. Dans la rue j'ai tenté de solliciter quelques passants avec un grand sourire amical sous mon masque, mais les gens n'étaient visiblement pas prêts aux rencontres. La plupart changeaient de trottoir dès qu'ils m'apercevaient.

Dans un des jardins j'ai remarqué un homme âgé en train de tondre la pelouse. J'ai crié de la clôture: "Vonvouf!" Je voulais dire "Bonjour", mais le masque en tissus était trempé par la respiration et la sueur et me collait à la bouche. L'homme s'est arrêté et a demandé:

-- Comment?

-- Vonvouf!

-- Enlevez le masque! Vous êtes à dix mètres de distance, vous ne craignez rien.

J'ai dit non de la tête. Dix mètres ou pas, le vent venait de son côté et je ne tenais pas à recevoir un nuage de microbes avec des brins d'herbe en pleine figure. Alors j'ai dit:

"Auvovouaf!" et lui ai fait un signe d'adieu de la main. De toute façon, la communication n'est jamais facile avec les autochtones. 15h45. Il était temps de rentrer.

Il me restait peut être 200 mètres à faire, quand j'ai vu une voiture de gendarmerie s'approcher. La dérogation! Je l'avais complètement oublié. Puisque je n'étais jamais sortie depuis le premier confinement, je n'avais pas l'habitude, et dans l'euphorie du départ je l'avais complètement zappée. Au début j'ai voulu m'enfuir en courant, mais mes jambes ne m'écoutaient plus. Alors j'ai trébuché et je suis tombée en arrière.

-- Vos papiers, s'il vous plaît. Avez-vous votre attestation de sortie?

Je me suis relevée péniblement, j'ai ramassé mon sac à dos et ai fait mine de chercher à l'intérieur. Mon smoothie s'est percé, la banane écrasée flottait dans le liquide trouble avec les noix de cajou et les morceaux du plan cadastral. J'ai levé les yeux sur le gendarme et j'ai éclaté en sanglots. Il m'a pris amicalement par le bras et a dit:

-- Ce n'est pas grave. Il ne faut pas se mettre dans des états pareils. Rentrez chez vous et la prochaine fois, pensez à être en règle.

Je suis en isolement pendant quelque temps, car on ne sait pas si le gendarme, qui m'a touché, n'était pas contagieux. Je ne me suis toujours pas remise de mes émotions après ce voyage, mais ça, c'est normal. Le dépaysement a été trop important. Pour finir j'ai envie de te dire: vas-y, lances-toi, n'aie pas peur de prendre des risques. Tu vas voir, ça va te faire un bien fou. Il n'y a rien de tel pour se sentir vivante!

*(= 1646 mots)*